

Femmes en clair-obscur

Récit Philippe Manevy

Autoportrait d'une autre transgresse les frontières littéraires. Ni essai, ni autobiographie, ni roman – mais tout cela à la fois –, l'œuvre nous entraîne dans une quête fascinante.

À l'origine et au cœur du projet, il y a la tante de l'autrice, Denise Brosseau. Née en 1936 à Sorel, cette dernière est d'abord comédienne : elle est formée à Montréal et à Paris, puis travaille pour Radio-Canada et avec Alejandro Jodorowsky, son mari pendant une dizaine d'années. Un temps amante de Gaston Miron, avec qui elle entretient une correspondance, elle épouse le peintre mexicain Fernando García Ponce, dont elle a un fils. Toutefois, Denise Brosseau est bien plus que la « femme de ». Passionnée d'arts visuels, de poésie et de philosophie, elle mène une existence aventureuse qui la conduit à vivre sur deux continents : au Québec, à Paris comme à Mexico, elle fréquente artistes et écrivains-es d'avant-garde. Où qu'elle soit, l'angoisse l'empêche cependant de s'épanouir, et elle semble souffrir d'un perpétuel décalage. En 1986, revenue à Montréal, elle se suicide dans le métro.

Hantises

À partir d'un tel parcours, on pourrait imaginer un roman tragique qui serait en même temps une page d'histoire : la destinée de Denise offrirait l'occasion de raconter la bohème québécoise en exil en France dans les années 1950, mais aussi de présenter plusieurs peintres mexicains des décennies suivantes, queue de comète flamboyante du surréalisme. Il serait également tentant de représenter la comédienne comme une artiste empêchée, invisibilisée, puis oubliée, victime de la domination masculine.

Élise Turcotte refuse cependant de réduire sa tante à quelquel rôle que ce soit. Si elle est plus qu'une muse, Denise Brosseau n'a pas vraiment été une créatrice : elle a laissé peu de traces, pour des raisons complexes que l'écrivaine entreprend, avec

patience et honnêteté, de démêler. Ce faisant, Turcotte ne nous livre pas une biofiction classique : l'existence de Denise Brosseau est bien reconstituée, mais par éclats, dans un récit kaléidoscopique. Jamais l'autrice ne s'autorise à usurper le regard de sa tante. Jamais elle n' imagine des épisodes dont elle ne sait rien, ni ne brode à partir des archives.

En écrivant strictement depuis son propre point de vue, Turcotte se révèle alors autant qu'elle peint un portrait de famille. Elle met au jour les nombreux liens qui la rattachent à cette femme qu'elle a peu connue. Attirée dans sa jeunesse par le métier de comédienne, Élise est entrée en littérature par la poésie, un genre que Denise révère. Les deux femmes ont en commun bien des goûts, des obsessions, des hantises. Cela dit, il ne s'agit pas seulement de dresser un parallèle entre l'autrice et son « personnage » : Turcotte interroge les liens familiaux plus qu'elle ne les expose, et elle remet en question l'explication psychanalytique voulant que les failles courent de mère en fille, ou de tante en nièce. Pour l'écrivaine, le désespoir qui a fini par emporter Denise Brosseau ne relève pas seulement de l'intime : il est chargé d'enjeux sociologiques et politiques.

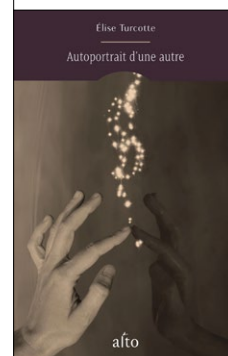
Écrire, dit-elle

Écriture d'une vie, l'ouvrage donne également à lire la vie d'une écriture. Inquiète et lucide, Turcotte reconstitue la longue genèse de son livre – quinze ans au cours desquels le manuscrit prend de multiples formes (scénario, carnets), qui subsistent toutes dans la version finale et confèrent à l'ensemble la richesse mystérieuse d'un palimpseste cinématographique, poétique, essayistique. L'autrice indique ses sources et reproduit certains des

documents (photographies, fac-similés) sur lesquels elle s'est appuyée. Elle évoque aussi ses lectures : essais sur divers sujets, récits posant des problèmes similaires à ceux qu'elle rencontre. Les noms de Nathalie Léger, Geneviève Brisac, Camille de Toledo, Sigrid Nunez et Gabrielle Giasson-Dulude, parmi de nombreux autres, émaillent le texte.

L'écrivaine formule, sans didactisme, les principales questions induites par le genre, en plein essor, de la biofiction. Au nom de quoi est-il possible de raconter la vie d'un individu ? Peut-on le faire en respectant la sensibilité de ses proches ? De ce point de vue, le dialogue entretenu, tout au long de l'œuvre, avec Esteban, fils de Denise et cousin d'Élise, est à la fois éclairant et particulièrement émouvant.

Il est également question de choix littéraires dans *Autoportrait d'une autre*. Comment révéler sans trahir ? Comment décrire, dans le même mouvement, la trace et la perte ? Comment rendre compte de ce qui a été ambigu et mouvant sans le figer ? La construction fragmentaire et sinueuse du livre est pleinement justifiée. Si Turcotte ne vise l'exhaustivité ni dans son enquête ni dans sa narration, c'est pour rendre justice et hommage à son sujet. Cultivant, à la manière des surréalistes, les « hasards objectifs » et l'esthétique du choc, elle trouve sans doute la forme la plus précise pour dire la femme plurielle et l'artiste en perpétuel devenir qu'a été Denise Brosseau.



Élise Turcotte
*Autoportrait
d'une autre*

Québec, Alto
2023, 280 p.
26,95 \$